

Rentabilité et travail

Les ouvriers sont déchirés entre deux attitudes: faut-il tenir compte de la rentabilité et accepter certains sacrifices pour sauver l'essentiel, ou ne pas en tenir compte et défendre à tout prix les droits acquis ? Aucune de ces deux attitudes extrêmes n'a conduit à une véritable solution. C'est pourquoi nous commençons un débat sur la rentabilité et le travail pour aider à unifier les points de vue. Les opinions émises ci-dessous sont nuancées en ce sens qu'elles expriment le souhait de concilier rentabilité et meilleures conditions de travail. Mais est-ce que la rentabilité d'une entreprise capitaliste est compatible avec une meilleure condition ouvrière ? Voilà à quoi il faut surtout répondre. L'analyse de Tolmatil est particulièrement intéressante, parce que très concrète et très complète. Plus loin, on trouvera d'autres avis et aussi notre propre opinion sur le sujet.

TOLMATIL

LA MODERNISATION DES FOURS

"Aux fours haute température, on a supprimé un poste de travail il y a quelques années. La direction a repris à son propre compte une idée émise il y a 20 ans d'ici par un ouvrier, pour régulariser automatiquement la pression du gaz dans les fours. Cette modernisation s'est aussi accompagnée de l'installation d'un ordinateur. La direction a supprimé l'aide-opérateur dont une partie des fonctions avait ainsi été mécanisée. 4 F d'augmentation à l'heure ont été accordés aux autres.

En apparence, le progrès au service du travail et des travailleurs.

Mais cette modification a eu des répercussions négatives pour l'autre aide-opérateur. Avant, il y avait une rotation pour le travail dans la fosse. Maintenant, il n'est pas rare que l'aide-opérateur doive rester ses 8 heures à courir pour charger et décharger les fours, préparer les joints, nettoyer les plaques, répandre la magnésie, etc., dans une chaleur particulièrement pénible.

Par contre, au lieu d'acheter un ordinateur, on en a acheté deux... dans le cas d'une panne. Le second n'a pas encore servi, sauf pour tester des programmes. S'il se vérifiait que la firme (Inter-Comp) est une filiale de la Société Générale de Banque, on comprendrait mieux les raisons de la dépense. Mais d'un point de vue strictement économique, on se demande comment on va amortir ces frais !

Dernière innovation, le remplacement des briques isolantes par un feutre, pour économiser l'énergie. Bien beau, mais en ce qui concerne la santé des hommes, ce n'est pas rassurant. Ce filtre est à base d'amiante, c'est-à-dire un produit cancérigène interdit par la législation du travail.

D'un côté, on épargne sur les salaires, mais de l'autre on gaspille de l'argent de deux manières: en achetant inutilement du matériel, mais aussi il ne faut pas oublier que la santé d'un ouvrier coûte également de l'argent à l'entreprise.

Alors finalement, où se trouve le bénéfice ?"

FERBLATIL

LAMINOIR

Question: Quels ont été les effets des mesures prises pour rentabiliser ?

Réponse: La rentabilité a bien donné, "Plus rentable que cela, tu meurs". M. Leysen a raison de féliciter les organisations syndicales. C'est grâce à elles – et au PS – que les arguments sur la rentabilité, la compétitivité, etc., ont pu si bien freiner les luttes. Combien de fois n'a-t-on pas entendu en assemblée les délégués: "Attention à la rentabilité !". Je me souviens que pendant la grève de 82, des militants étaient convaincus que si le piquet empêchait les camions de sortir, Ferblatil allait fermer !

Pour les ouvriers, la rentabilité signifie un travail plus dur. Notre nouvelle machine (plus performante !) nous abrutit encore plus. Nous sommes isolés (on ne se voit quasi plus, on ne se parle plus) et soumis

de plus en plus à la machine, jusque dans la vie familiale. Tu ne t'appartiens plus, tu appartiens à la machine; quand on a un empêchement (maladie, famille...), on se fait maltraiter, culpabiliser par la maîtrise qui profite qu'il y a trop peu de réserves et que les gens de l'équipe trinquent en cas d'absence. Maintenant, des ouvriers viennent travailler quand ils sont malades.

Question: L'amélioration du travail fait-elle du tort à la rentabilité ?

Réponse: Je ne crois pas. Si on éliminait certaines contraintes, le travail se ferait mieux. Nous en avons un peu eu l'expérience lorsque nos chefs se sont trouvés absents. L'équipe est unie, nous nous sommes organisés entre camarades et cela a donné des rapports humains différents (pas de cris ni de menaces), une meilleure entraide et l'utilisation des hommes disponibles pour soulager les tâches les plus pénibles. C'était très positif et le travail se déroulait mieux.

La première chose qui vient à l'esprit dans notre situation, ce serait d'augmenter les effectifs, pour des tours de rôle et pour alléger les postes. On dira: frais supplémentaires, danger pour la rentabilité !

Mais la vague de préretraites coûte cher aussi à Cockerill et à l'Etat, c'est-à-dire aux travailleurs. Un préretraité serait plus "rentable" au boulot que chez lui. Ce n'est bien sûr pas une critique aux anciens qui ont cru "laisser la place aux jeunes" ou qui sont épuisés physiquement. Puisqu'on ne les remplace quand même pas par des jeunes, ne pourraient-ils pas rester ?

ETAMAGE

"On pourrait faire beaucoup de choses qui améliorent le travail et la rentabilité, mais je ne m'intéresse plus au travail. On reçoit des sous pour les bonnes idées, mais je ne veux plus coopérer, l'usine en retire trop d'avantages et cela nous retombe sur le dos.

Certaines améliorations pour l'ouvrier ne seraient pas rentables (mettre une passerelle au caviste pour lui éviter de descendre et de monter les 10 mètres, lui construire un petit réfectoire convenable avec des sanitaires au lieu de son trou sans aération). Le patron gagne assez, tant pis pour la rentabilité ! D'autres améliorations seraient plus ou moins rentables (pesage automatique des bobines, système d'auto rail à la place du vieux pont); elles existent d'ailleurs dans certains secteurs, pourquoi pas ici ? La direction s'en fiche, tant que cela tourne ainsi, elle ne se tracasse pas. Pourtant, elle y gagnerait (plus de bobines par jour) et pour nous, le travail serait plus léger, moins abrutissant – on aimerait pouvoir encore un peu réfléchir après sa journée !

L'aération devrait être changée: on respire les odeurs du mazout, des bains d'étamage, le charbon des moteurs. J'ai vu en Flandre un système efficace: au sol, un aérotherme chauffe la zone de travail et au-dessus, des ventilateurs placés sur le côté, et non dans le toit, créent une zone de courant d'air frais qui aspire les odeurs. A l'emballage et à l'empilage, l'entrée des camions amène trop de froid, il faudrait un sas d'entrée pour les camions, abatte 2 ou 3 vieilles maisons pour allonger le hall (Ferblatil a des maçons).

Si je dirigeais l'usine, je ferais beaucoup d'améliorations, mais cela coûterait moins qu'on ne croit; au bout d'un temps, le travail s'en ressentirait et on récupérerait une partie des dépenses. Sinon, on n'est pas motivé, on tombe malade, on a des accidents, tout cela coûte cher aussi.

C'est comme avec le chômage partiel. Ils nous en ont mis beaucoup après les congés, ils ont voulu jouer au plus fin et cela leur est retombé sur le nez. 1.400 tonnes de bobines DWI faites avant les congés ont traîné et rouillé pendant le chômage. En octobre, on a chipoté énormément dessus, la rouille n'est pas partie, on les a vendues 30 à 40 % du prix. Fameuse gestion, fameuses mesures de rentabilité."

COMMENTAIRE: L'OBSTACLE DE LA RENTABILITE

La question de la rentabilité capitaliste (le profit) est à l'esprit de chacun, elle constitue l'argument "suprême" qu'on dresse contre les ouvriers. Tracer une alternative au profit soulève d'immenses difficultés révélées notamment par l'échec d'expériences comme l'URSS. Toutefois, cette expérience et

d'autres encore nous aident à mieux poser le problème, faire quelques pas vers une solution. Cet article vise à introduire un débat.

LE PROFIT CAPITALISTE

Les ouvriers que nous avons interrogés là-dessus voulaient généralement améliorer à la fois la rentabilité et leurs conditions de travail; certains font remarquer que des aménagements des conditions de travail exercent un effet favorable sur le profit. Ces réflexions sont utiles en ce sens qu'elles se démarquent de l'attitude passive vis-à-vis de la rentabilité (accepter les baisses de salaire, les hausses de cadences, etc.) qui conduit à la soumission complète des ouvriers, et elle rompt avec l'attitude corporatiste, le refus du changement pour conserver quelques privilèges ("La rentabilité, ce n'est pas notre affaire").

Mais l'économie capitaliste dominée par la recherche du meilleur profit est-elle compatible, à terme, avec une amélioration du sort des ouvriers au travail ? Le profit provient, en définitive, du travail intense et prolongé des ouvriers assujettis à la machine automatique. Les frais occasionnés pour modifier les conditions de travail réduisent le profit, sauf s'ils élèvent la productivité et s'ils permettent des économies importantes. Il faudrait un changement profond qui atteigne le type de travail, la place de l'ouvrier dans la production pour qu'une amélioration radicale des conditions de travail élève sensiblement la productivité.

L'introduction de groupes semi-autonomes (équipes d'ouvriers ayant une certaine liberté pour organiser entre eux le travail) dans certaines industries, a dans les premiers temps été ressentie comme un tel changement (par rapport au travail à la chaîne) et a entraîné des hausses de productivité de l'ordre de 20 %. Mais bientôt, les groupes semi-autonomes se sont révélés être un changement mineur. Les faits démontrent qu'un travail collectif et enrichissant ne correspond pas aux possibilités du capitalisme: les ordinateurs et les machines électroniques déqualifient les travailleurs intellectuels dans la plupart des cas et confinent les ouvriers dans des tâches individuelles de surveillance et de contrôles encore plus monotones.

Allons plus loin. Admettons que les conditions de travail s'améliorent radicalement et que la productivité suive le mouvement. Il s'ensuit, entre autres, que les dépenses du patronat ont grimpé, que la santé des ouvriers se dégrade moins; moins de médicaments sont achetés, les hôpitaux sont moins fréquentés, etc.

Faire un bilan d'un tel changement est complexe: il ne suffit pas d'additionner les gains obtenus grâce à la hausse de productivité et les économies grâce à la meilleure santé, il faut aussi enregistrer les frais supplémentaires, les pertes de l'industrie pharmaceutique et des hôpitaux, sans parler de la baisse des achats de matières premières pour ces industries, du personnel à réduire, etc. Autant dire qu'on risque de provoquer des discussions infinies et contradictoires entre experts pour savoir si l'effet total est bénéfique ou non pour la rentabilité. Le mal réside dans le fait que l'on conserve le profit (la rentabilité) au centre des préoccupations (ce qui conduit aussi à estimer la santé en argent !) et qu'on essaie de lui attribuer un contenu social. C'est vouloir marier l'eau et le feu. [...]

VIVRE SANS LE PROFIT

La société socialiste, au début de sa construction, a pour tâches de libérer le travail (et les autres corvées), de développer l'initiative des travailleurs afin d'assouvir définitivement les besoins élémentaires (santé, logement, alimentation, enseignement...). La mesure de son succès est le temps disponible, c'est-à-dire le temps réellement libéré des contraintes dues au poids des besoins élémentaires – les "loisirs" actuels servent surtout à s'occuper péniblement des besoins élémentaires: les femmes sont accaparées par les tâches domestiques en général, les hommes cherchent à récupérer la fatigue physique et nerveuse du travail, etc.

Cela exige un bouleversement de la conception des machines, de l'organisation du travail, du type de production, du mode de vie, de la culture, de la politique, etc., dont l'ampleur est à peine imaginable

aujourd'hui. Il ne subsiste du "profit" que la nécessité de calculer correctement ce qui est produit pour éviter les déséquilibres imprévus; dans certaines industries, il n'est pas indispensable que la production soit "rentable", dans d'autres bien: ce sont le contenu de la production et le type de travail qui sont déterminants. Et dans l'ensemble, la productivité connaîtra un bond énorme.

AGIR MAINTENANT

La critique complète du système du profit reste à faire, non pour y substituer un système qui lui ressemble, mais pour commencer à sortir de ce cadre. Par exemple, améliorer le travail et l'initiative des ouvriers auront des conséquences difficilement prévisibles à court terme; il est possible que la productivité s'élève immédiatement comme il est possible qu'elle régresse malgré les économies faites sur la santé, etc. Il est évidemment important d'avoir la meilleure vue d'ensemble sur les effets, mais comme il est expliqué ci-dessus, il ne pourra s'agir que d'approximations; une longue transition sera nécessaire pour maîtriser toutes les conséquences, en liaison – pour rester dans notre exemple – avec les travailleurs des branches pharmaceutiques et auxiliaires et ceux des soins de santé.

Ce qui importe, c'est que la démarche s'oriente de mieux en mieux vers la prise en main par les travailleurs de leurs problèmes vitaux, ce qui implique au minimum un début dans la libération du travail. Alors, la question de la rentabilité capitaliste se réglera seulement par le rapport de force, puisqu'il sera démontré aux yeux de la population qu'il est possible d'améliorer la vie quotidienne sans devoir recourir au profit maximum et immédiat. La productivité due à cette activité des travailleurs s'élèvera, mais elle ne sera pas à l'avantage des capitalistes, elle sera obtenue contre eux, contre les nécessités du profit immédiat.

M.N.

Suite du dossier:

LES MINES NON RENTABLES ?

(Interview d'un jeune mineur à Waterschei)

Q.: Quelle est la situation dans les mines ?

R.: A mon avis, ils veulent fermer toutes les mines, à une ou deux près. Les capitalistes ne s'intéressent plus aux mines. Ce qui les intéresse, ce sont les nouvelles technologies. Là, il y a plus d'argent à gagner.

La fermeture des mines serait un drame pour le Limbourg. Ici, il y a 25 % de chômage. C'est la province la plus pauvre de Belgique.

La fermeture ne concerne pas seulement les 20.000 mineurs, mais environ 100.000 personnes qui travaillent indirectement pour les mines.

Q.: Le gouvernement dit que les mines ne sont plus rentables ?

R.: Il dit qu'on perd 8 à 10 milliards dans les mines, mais combien de milliards consacre-t-il à l'achat de matériel militaire ? Et que sont devenus les bénéfices qui ont été faits auparavant ? Pourquoi n'ont-ils pas été réinvestis ? On ne peut pas liquider 20.000 emplois pour économiser 8 à 10 milliards. En changeant certaines choses, les mines pourraient être rentables. Certains ingénieurs et cadres sont des incapables. On emploie du matériel qui n'est pas adéquat, des machines qui ne sont pas conçues pour être employées dans les mines. Tout cela, pour quelques pots-de-vin donnés à des cadres. Je connais une machine qui se trouve depuis 10 ans dans le fond et qui n'a jamais servi. Il y a peu de temps, une nouvelle machine est arrivée dans le fond; après deux jours, il fallait la remonter, elle était inutilisable.

Q.: Comment sont les conditions de travail ?

R.: Ces dernières années, cela se détériore très fort. Les contremaîtres sont stimulés par la direction pour faire travailler les mineurs le plus possible. Nous devons toujours travailler plus vite. On n'a plus

le temps de faire attention, de regarder si des pierres vont tomber. Il est alors normal qu'il y ait plus d'accidents. La conséquence est souvent un doigt en moins.

Après mes 8 heures, je suis crevé. Il faut faire la production sinon on perd de l'argent. Parfois on est obligé de prester des heures supplémentaires.

Tout cela sont aussi des raisons pour lesquelles les mineurs qui ont une vingtaine d'années de service se fichent de la fermeture. Ils ne demandent pas mieux. Après quelques années de chômage, ils passeront à la pension.

La répression s'accroît aussi. Pour un rien on est licencié. Contredire un contremaître ou se reposer un peu signifie le licenciement. Le contrôle médical est aussi plus sévère. On est plus vite renvoyé au travail même si on n'est pas tout à fait guéri.

Q.: Serait-il possible de travailler en sécurité dans les mines ?

R.: 90 % des accidents sont la conséquence d'une mauvaise organisation ou d'erreurs humaines. Il n'est pas toujours possible de prévoir quand des pierres tomberont ou quand des gaz s'échapperont (il ne faut pas oublier que la moindre étincelle électrique peut provoquer une explosion). Un peu partout, il y a des appareils de mesure pour le gaz. Les contremaîtres doivent les vérifier, mais ils ne le font pas toujours. A la taille, il y a aussi des appareils de contrôle. Mais nous ne sommes pas payés pour les vérifier et donc nous ne le faisons pas.

COOPÉRATIVE (EX-MARTIN FRÈRE): EVITER L'AUTO-EXPLOITATION

Q.: La rentabilité dans une coopérative est-elle compatible avec l'amélioration des conditions de travail ?

André Langhoor: Au départ, non. Nous avons un handicap financier par rapport à une usine capitaliste: machines et infrastructures moins bonnes. Lors de la première commande de notre produit, les ouvriers ont eu dur (chaleur, poussières) pendant un mois. Les illusions sur le "paradis autogestionnaire" sont tombées, ils savent qu'il faut une transition pénible pour pouvoir démarrer. C'est un choix, une contrainte librement acceptée; on s'est approprié l'outil, on n'a plus besoin du patron, on règle les choses entre nous, à notre façon. Même en travaillant 12 ou 13 heures par jour, on s'estime avantagés par rapport aux autres travailleurs.

Après ce mois de production, nous avons récupéré un peu d'argent en faisant du négoce et nous avons profité de la pause pour remédier aux inconvénients du début (chauffage correct, dépoussiérage, installation de bâtis sous les machines...). Nous avons rejoint le niveau normal d'une usine textile moderne. Mais notre atout est que, après les 8 heures, les ouvriers sortent de la coopérative avec une charge nerveuse aussi grande qu'ailleurs, mais ils récupèrent plus vite, ils n'en éprouvent pas de rancœur, parce qu'ils ont la perspective d'une solution dans l'avenir. Ailleurs, la perspective est bouchée, on est découragés, parce que cela restera aussi dur.

Mais pourrions-nous rivaliser avec les usines modernes ? L'objectif est d'aller plus loin, de créer des conditions meilleures que dans une entreprise normale. Cela doit être compatible avec la rentabilité si l'on instaure par exemple la rotation des tâches. Le risque de déboucher sur l'auto-exploitation est cependant toujours présent.

COMMENTAIRE DE LA REDACTION

La garantie minimum pour éviter ce résultat (l'auto-exploitation est extrêmement courante dans les coopératives) nous semble de mener dès aujourd'hui le débat sur ces questions avec les ouvriers de la coopérative et de tenter quelques expériences collectives en ce domaine. Les initiatives ouvrières dans la gestion doivent obéir à certains critères – encore fort rudimentaires – comme: faire progresser la gestion, mais en libérant les capacités des ouvriers, ce qui va dans le sens d'une préparation à un changement de société.

FRANCE RENAULT: COULER LA R5

Interview d'un ouvrier de Renault par le journal marxiste-léniniste "Pour le Parti". C'est un exemple de révolte contre les restructurations en cours, qui rejette toute réflexion sur la rentabilité capitaliste.

"A longueur de journée, à l'usine, à la télé, partout, on nous serine que si nous arrêtons nous allons couler la boîte, compromettre le succès de la super R5... Et par ailleurs, les gars sont bien conscients que compromettre cette sortie, c'est leur seule force. Alors ce qui se passe, c'est que le même gars est capable de dire qu'il faut bloquer la production, aller à 2.000 à Flins (autre secteur de Renault) s'il le faut (pour ceux qui ne sont pas directement impliqués dans cette production R5)... et, dans le même quart d'heure, de reprendre l'idée qu'arrêter la sortie de la R5, c'est compromettre les chances de Renault, donc l'emploi... et qu'il faut faire attention !

Q.: A cela que faut-il répondre ?

Et bien que oui, effectivement, en bloquant la R5, on contribue à couler Renault. C'est vrai. Mais que de toute façon, nous, on va couler. Avec R5 ou sans R5. Il n'y a qu'à voir ce qui s'est passé à Fiat. D'ailleurs, les gars le savent bien: la reprise ne se fera qu'au prix de licenciements pour les uns, d'augmentation des cadences et du resserrement de la discipline pour les autres. Il y a 15 jours, ils le savaient déjà. (...)

La force à construire, c'est une force qui dise haut et fort ce que beaucoup pensent de façon contradictoire, morcelée, incomplète: que notre avenir n'est pas celui de Renault. Qu'il faut lutter, réfléchir, construire sur la base de nos propres intérêts. Que lier notre sort à celui de la R5, c'est pour nous le trou.

Développer en quelque sorte une espèce de défaitisme révolutionnaire sur la victoire de Renault dans la course au profit, pour se donner les moyens réels de lutter contre les licenciements."

(La Vérité, novembre 1984 et janvier 1985)